

GRANDS REPORTAGES

EXPLORER LE MONDE

ÉCOSSE

des légendes

CHILI
L'appel de Valparaíso

MAROC
Forteresses berbères

ENQUÊTE
VOYAGE ET
SÉCURITÉ

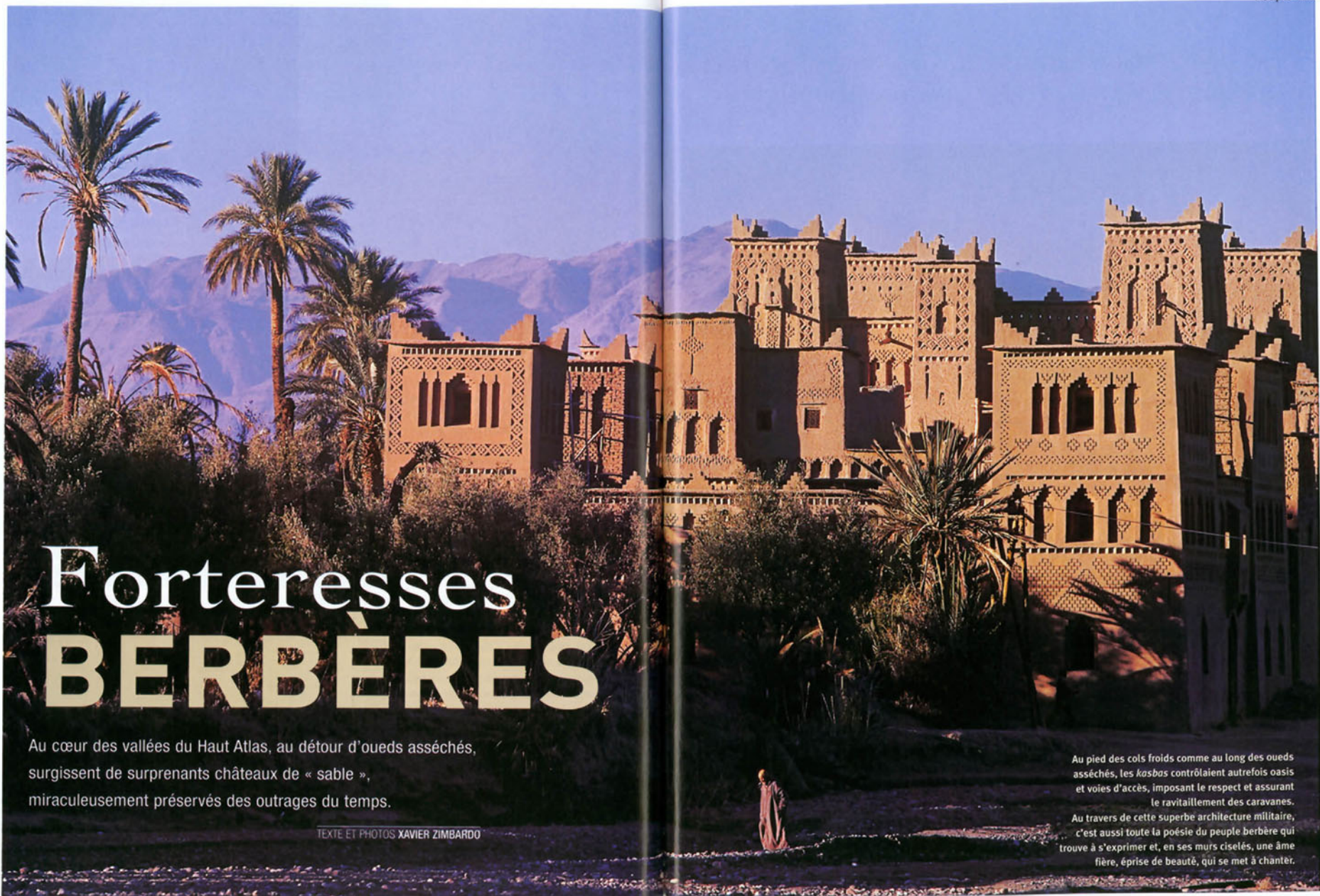
SUR LA ROUTE DU BOUDDHISME

TRÉSORS DE CHINE

AOÛT 2005. N° 283

L 19595 - 283 - F: 4,90 €





Forteresses BERBÈRES

Au cœur des vallées du Haut Atlas, au détour d'oueds asséchés, surgissent de surprenants châteaux de « sable », miraculeusement préservés des outrages du temps.

TEXTE ET PHOTOS XAVIER ZIMBARDO

Au pied des cols froids comme au long des oueds asséchés, les *kasbas* contrôlaient autrefois oasis et voies d'accès, imposant le respect et assurant le ravitaillement des caravanes. Au travers de cette superbe architecture militaire, c'est aussi toute la poésie du peuple berbère qui trouve à s'exprimer et, en ses murs ciselés, une âme fière, éprise de beauté, qui se met à chanter.

CES HÉROÏQUES VÉHICULES CAHOTANTS, CHARGÉS COMME DES CHAMEAUX, RAMÈNENT VERS LE BLED LEUR COHORTE DE PAYSANS

Taddert, un resta populaire affairé juste avant le col de tizi-n-Tichka... Après une vertigineuse succession de tournants, on fait halte avec l'estomac dans les talons et le *Salair de la Peur* entre les gencives ! Le patron nous accueille d'un large sourire mal rasé où l'ultime incisive flageolante joue à cache-cache avec la mort. *Tizi*, c'est du berbère, et si on retrouve ce toponyme un peu partout dans le Haut Atlas, c'est tout simplement parce qu'il désigne un col. Lieu de passage incontournable, relais tant espéré pour le voyageur fatigué et affamé. Celui-là, c'est justement le plus haut col du Maroc, face à la plus haute montagne, couverte de neige et battue par le vent. Des tourbillons de flocons s'engouffrent jusque dans le fond des corridors. On se cale à une table en frissonnant, après les *salamalikoum* de rigueur et, en observant l'assemblée, frigorifié, on se prend à regretter de ne pas être Marocain, au lieu d'imprévoyant. Eh oui, le Maroc, c'est au sud n'est-ce pas ? Mais n'oubliez jamais, comme disait Lyautey, que le Maroc est un pays froid où le soleil est chaud. En clair, si le soleil boude, ça peut vite ressembler au Cap Nord !

Sous les djellabas, quand il fait bon, le Marocain et sa moitié portent le plus souvent un simple pyjama. Comme ça, pas besoin de se creuser la tête pour sortir de la maison. À l'intérieur, on vit tout doux dans cette tenue ; pour aller rendre visite aux amis, faire un tour au souk ou déguster un thé à la menthe – ou mieux, au géranium citronné, une pure félicité ! – on se glisse voluptueusement sous la laine de ce large coupe-vent, parfois cimentée par des poils caprins. Le confort se conjugue ainsi continuellement au présent. Mais là, il ne fait pas froid, il gèle ! Alors, on devine sous les plis du costume national toute une litane de vêtements chauds en renfort, pulis sur pulis sous djellaba !

De lourds camions grognent et grelottent devant l'entrée de l'auberge, grande ouverte, crachant des arabesques de fumée malodorante, chargés de guirlandes multicolores, d'un festival de cliquotants orangés, pare-brise studieusement aveuglés de mains de Fatima collées contre le mauvais œil, klaxons jamais en grève. De l'autre côté, les narines se retrouvent agressées par les effluves d'obscures latrines, venus de l'arrière-salle où les routiers font la queue, une petite bassine d'eau à la main. Au centre, plus appétissants, le rouge parfum des grillades d'agneau, les boulettes de bœuf bardées d'oignons frits et les tagines brûlants. Volutes de tabac brun, chiques bruyantes, et calumets de kif discrets. Comme chacun sait ici, sans avoir lu Paul Bowles⁽¹⁾ (mais vous, lisez-le !), « une pipe de kif avant le petit-déjeuner donne à un homme la force de cent chameaux » (proverbe marocain).

(1) Paul Bowles, *A Hundred Camels in the Courtyard*, City Lights Books, 1962 (ou A Cadmus Éditions - Dom America Audio Book)

Le haut plateau désertique qui mène de Tletta Aït Ahmed, au pied du M'Goun, jusqu'à la vallée des Roses, n'est jamais plus envahi que les matins de souk... Pour une somme modique ou pour rien, on charge les copains, les cousins, les voisins, les couffins et les kilos d'oranges !



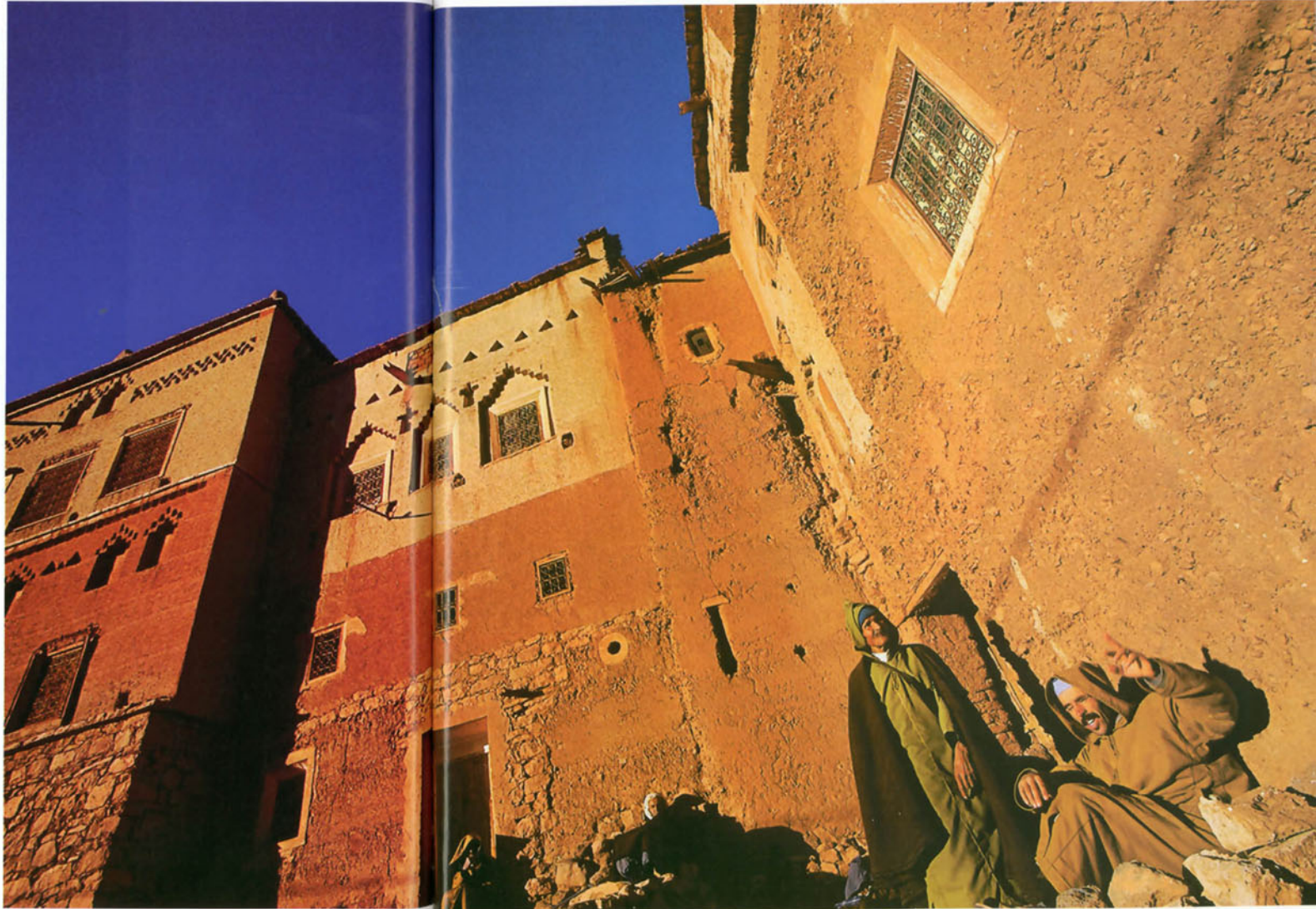
LES KASBAS SE DÉVOILENT DANS TOUTE LA GAMME DES OCRES, CHANTANT DU JAUNE AU BRUN, EN PASSANT PAR LE ROUGE

Mais l'auteur avertissait aussi : « *L'hypnose disparue, chacun était rapidement pris par l'ivresse de la liberté. Une liberté qui se transformait en prison pour ceux qui ne savaient pas résister à l'appel du kif, le haschich de l'Atlas.* »

Le soir, à Tighouza, dans le gîte d'altitude où nous avons trouvé refuge pour la nuit, avec Lahcen mon guide, géologue de formation, Mohamed le vaillant chauffeur, Hmimidi Amir le maçon du lieu, Bouahhoud Idir le maître-cuisot, et quelques habitants du bled venus discuter voiture pour tromper l'ennui, on se presse fraternellement en cercle autour d'un brasero, les mains tendues au-dessus du feu comme pour une séance de spiritisme. Aucun voyageur, la saison n'a pas encore commencé. De toute façon, toute la végétation est en retard. L'été précédent a été torride, une canicule à enlever aux braves salariés français au moins trois jours fériés...

L'hiver, quant à lui, n'en finit pas d'assoupir la montagne sous sa chape glacée. Pas un amandier en fleurs, même en contrebas, là où le *dir* devrait resplendir de leur éclat virginal depuis deux bonnes semaines. Le *dir* est cette région de moyennes collines qui joue le rôle de charnière entre l'économie montagnarde et la plaine. De l'amont, épine dorsale du Maroc entre le Sahara et les zones côtières, château d'eau de la nation, se déversent tous les dons du ciel qui contribuent tant à la prospérité de l'aval. De l'aval cependant, ne remonte que rarement le moindre récompense pour la manne reçue. Les deux ressources essentielles permettant à ces populations écartées de survivre sont les considérables sommes d'argent adressées par les Marocains résidant à l'étranger (MRE, plus sommairement désignés chez nous sous le terme générique de travailleurs immigrés), et le tourisme écologique. Les plus riches ou les plus débrouillards obtiennent des prêts bancaires et forent sans se gêner des puits pour atteindre la nappe phréatique et se servir sans retenue dans les réserves communales : les relations intercommunautaires basées sur le partage contrôlé et égalitaire de l'eau entre les membres de la collectivité locale se dissolvent. Les antennes paraboliques surgissent dans les endroits les plus inattendus, et la télévision présente des stéréotypes de sociétés qui sapent les relations traditionnelles. Certaines familles consentent des sacrifices démesurés pour offrir à leur postérité de hautes études, mais beaucoup de jeunes iront grossir les rangs des dizaines de milliers de chômeurs diplômés, aigris, désespérés ou révoltés. Peu à peu, on abandonne le village des ancêtres pour se rapprocher du souk situé à de trop longues heures de marche. Plus tard, on décidera de rejoindre le piémont et ses réseaux de *séguias* irriguant les champs (il y aurait 28 000 km de ces canaux !) Puis, ce sera le mirage de la grande cité

Le peintre Jacques Majorelle a sillonné en tous sens le Haut Atlas. Il a plusieurs fois remonté la vallée de l'Ounila et posé son cheval à Anemiter, face à la remarquable kasba Aït Lyazid. Fasciné par la variété des terres ocre qui confèrent à chaque village sa touche spécifique, il marcha à l'avant-garde du tourisme vert.



À L'HEURE DE LA CÉRÉMONIE DU THÉ, ON SE MET À ESPÉRER QUE CES TRADITIONS MILLÉNAIRES NE DISPARAISSENT JAMAIS



et l'entassement dans les bidonvilles qui « accueillent » plus de 8 % des urbains. Enfin, dans les villes côtières, on se prendra à rêver aux chimères de l'outre-mer, à préparer la grande traversée.

Heureusement, grâce à l'expansion récente du tourisme vert, beaucoup d'habitants des *ksour* (pluriel de *ksar*) et des *kasbas* ont pris conscience de l'immense richesse qu'ils avaient entre leurs mains. Quand ils le peuvent, ils renoncent à vendre aux notables et entreprennent eux-mêmes la restauration des bâtisses pour y accueillir des visiteurs. Lancés sur les traces du peintre Jacques Majorelle, pour tenter de repérer ce qui demeure des forteresses dont son œuvre s'est inspirée, nous avons dû faire preuve de persévérance et lutter contre le désenchantement avant de pouvoir, enfin, découvrir de pures merveilles, d'une beauté poignante. Ces édifices imposants, savants dosages de terre, de paille, d'eau, de bois et de soleil, ont en effet, hélas, souvent disparu. Victimes des intempéries ou d'un tragique abandon, des ruines pathétiques dressent leurs moignons vers le ciel en une dernière prière avant de retomber en poussière d'argile ou en tas de boue. Les plus sobres, hameaux ruraux serrés à l'intérieur de remparts, sont souvent l'œuvre de nomades qui se sont sédentarisés. Les plus puissants, longtemps habitats fortifiés des caïds, contrôlaient les voies d'accès, destinées au ravitaillement des caravanes, à les protéger comme à les taxer. Beaucoup d'entre eux ont servi au dernier seigneur de l'Atlas, devenu pacha de Marrakech, le Glaoui, pour maintenir son autorité sur les populations. Conséquence : on a volontairement laissé sombrer dans l'oubli un patrimoine architectural sans pareil, attaché au souvenir funeste d'un Protectorat de sinistre mémoire. Un peu comme chez nous on avait, du temps de la Révolution, rasé les demeures seigneuriales et dévasté les abbayes, livré au feu et à l'opprobre ces symboles de l'oppression séculaire et du pouvoir honni.

Les habitants ont récupéré les précieuses poutres pour construire maisons ou mosquées, la terre est lentement retournée à la terre. Un bon nombre de ces forteresses ont cependant pu être sauvées pour leur intérêt touristique et, par là même, financier. De riches citadins et des étrangers en ont transformé certaines en résidences privées ou en hôtels, l'État en a aussi préservé pour les mêmes raisons et aussi pour favoriser l'élan de l'industrie cinématographique centrée à Ouarzazate, pour laquelle cet univers onirique constitue un décor unique. Même si des citoyens se mobilisent pour dénoncer le manque d'éthique de certaines richissimes compagnies qui, leur film terminé, abandonnent sur place en l'état des décors obsolètes, défigurant l'environnement et le cadre historique !


Au pied du Siroua, Ahmed Boufaker nous accueille pour un délicieux thé au géranium citronné. Devant la porte de sa demeure, les tapis berbères aux motifs géométriques sont savamment exposés à perte de vue, dans l'attente du passage d'un hypothétique chaland.

COMME TOUT POUVOIR QUI SE CROIT ÉTERNEL, LES FORTERESSES BERBÈRES SONT AUSSI VULNÉRABLES ET ÉPHÉMÈRES

En cette haute vallée de l'Ounila, dont Mohamed notre chauffeur de 4x4 émérite est originaire, nous avons pu admirer quelques-unes de ces farouches *kasbas*, miraculeusement préservées des outrages du temps, du climat et de l'histoire. En équilibre avec le terroir dont elles sont nées, épousant harmonieusement ses couleurs, elles se dévoilent dans toute la gamme des ocres, chantant du jaune au brun en passant par le rouge. Couloirs sombres, escaliers en colimaçon qui fleurent bon les profondeurs de la glèbe, passages cachés, labyrinthes secrets, réseau complexe de galeries empreintes de mystère : elles sont les demeures du rêve.

Émerveillés, avec l'envie d'en voir toujours davantage, nous décidons de poursuivre loin des circuits habituellement fréquentés. S'efforçant de répondre à nos questions, un vieillard chenu et un autre tout enturbanné se souviennent d'avoir vu passer Majorelle, ici avec ses montures escaladant d'inconcevables sentiers muletiers, là faisant halte « avec une belle esclave noire ». Sur leurs indications, pour suivre au plus près la piste du célèbre artiste, Mohamed, notre héroïque casse-cou, traverse des oueds torrentueux, affronte des chaos rocheux sous le regard incrédule des gamins comme des anciens, étonnés.

Cernés de canyons aux parois étourdissantes, creusées de grottes, les paysages de terre et de pierre se succèdent. La traversée du haut plateau désertique, de la vallée des Roses à celle de Skoura, nous entraîne dans un au-delà du temps. Y paissent, dans un calme absolu, de paisibles troupeaux progressant au rythme lent des nuages. En ces montagnes, on a toujours conscience d'arriver juste à l'heure fatidique, avant qu'un monde de traditions millénaires ne disparaisse à jamais en basculant dans le néant.

Au marché de Larbâa Assays, on vous oriente encore vers le « parking » des ânes et des mulets ! À la source romantique de Tazart à N'Ouapa, jeunes gens et jeunes filles continuent de s'attarder en allant quérir l'eau, conversant avec une tendre retenue dans l'attente du prochain *mousssem* (rassemblement populaire annuel autour de la tombe d'un saint personnage) où l'on pourra danser et, *Inch'Allah*, se fiancer. Loin là-haut, des tournois de cigognes en migration valsent dans le grand bleu du ciel. En plein désert rocheux du djebel Siroua, le sol est couvert de dizaines de tapis aux motifs géométriques chatoyants. Un cheikh accueillant nous permet de nous rassasier d'un beurre si délicieux que l'on serait prêt à refaire le voyage rien que pour lui, pour y goûter à nouveau ne serait-ce qu'une fois, avant de fermer définitivement nos yeux (et nos lèvres !) sur le monde. 

Guide pratique page 110

Victimes des attaques du temps et des intempéries, les *kasbas* retournent peu à peu à la terre dont elles sont issues. À Taliouine, cité du safran, la *kasba* du Glaoui a cependant moins souffert que celle de Tétouët, agonisante.

